

CHAPITRE 12 : DE PÈRE EN FILS

Daphnaé avait longuement réfléchi aux secrets arrachés à la sénilité de Ruben, et elle était parvenue à la conclusion que ces informations, même éventées, constituaient une excellente entrée en matière pour approcher Keller. Cela faisait un certain temps qu'elle observait de loin, avec plus d'attention qu'elle n'en avait l'air, les errances du couple mythique. Elle avait prêté l'oreille aux rumeurs. Elle en avait propagé certaines. Non qu'elle voulût se venger d'Aelenor - en fait, elle travaillait avec elle plutôt en bonne intelligence. Mais Aelenor avait eu la Cité - pourquoi elle, Daphnaé, n'aurait-elle pas in fine le guerrier amoureux, dont les cheveux avaient mystérieusement blanchi, et qui passait ses heures perdues au fond des bibliothèques ? Il exerçait sur elle une irrésistible attraction. Elle n'avait jamais prisé les amants de la Haute Ville, et plaignait les jeunes filles de ne pouvoir jamais connaître les amants de Ville Basse, dont les tendresses scintillaient au milieu des brutalités dans un contraste stupéfiant. Elle n'était pas amoureuse - car ce sentiment, avec tous les absolus qu'il contenait, lui était étranger - mais elle tournait autour de lui, féline, depuis quelque temps déjà. Ses habitudes lui étaient connues, et elle avait déjà provoqué plusieurs rencontres dont le caractère fortuit n'était qu'illusoire. Le départ de Keller l'avait un peu contrariée - et maintenant qu'il était de retour, elle avait revêtu son parfum le plus lourd et sa tenue la plus diaphane pour l'entretenir d'un sujet important.

Elle le trouva, ainsi qu'elle s'y attendait, à la Bibliothèque, mais, cette fois, ne fit pas mine d'être surprise lorsqu'il leva sur elle ses yeux préoccupés.

- J'avais bien perçu la présence d'une femme, dit-il d'un air un peu bourru, mais je ne pensais pas que c'était vous.

- Attendez-vous quelqu'un dans ce lieu reculé ?

Keller haussa les épaules et rangea vivement le vélin qu'il était en train de consulter.

- Que faites-vous ici, Daphnaé ?

La jeune femme prit place à la table de travail, avec lenteur, en arrangeant son vêtement afin qu'il ne prit pas de faux pli.

- Je venais vous voir, Keller, pour une affaire importante, dit-elle sans minauder.

- Je sais que vous travaillez avec Aelenor, dit-il plus aimablement. En quoi puis-je vous être utile ?

- Vous savez que j'ai été proche du chancelier Ruben, par le passé. Même si j'ai pris mes distances par rapport à ses positions politiques, je n'ai pas entièrement tourné le dos lorsqu'il s'est retrouvé en situation délicate. Il est aujourd'hui presque mourant.

- Je l'ignorais, dit Keller. Mais je ne peux pas dire que cela me touche particulièrement.

Daphnaé sourit, d'un sourire à la fois grave et léger - un miracle de composition faciale, qui voulait à la fois dire qu'elle comprenait Keller et partageait son aversion pour Ruben, mais qu'un devoir moral d'une nature plus haute lui fermait la bouche sur ce chapitre.

- Je ne suis pas venue chanter ses louanges, bien sûr. Je ne suis que trop consciente de ce qu'il vous a fait, à vous et à votre famille.

Elle n'avait pas prononcé le nom d'Aelenor, à dessein. « Votre famille », c'était une idée abstraite et générale, qui ne ravivait pas de souvenirs d'amour.

- La semaine dernière, il était très agité, continua-t-elle, et m'a fait mander auprès de lui, comme il le fait dans ces cas-là. Il m'a dit qu'il lui restait une chose à faire avant de mourir : vous demander pardon d'avoir prémédité votre mort. Car, il l'assume désormais, vous étiez bien en tête de la liste des rebelles qu'il avait chargé Sornar d'exécuter.

- Cela n'est pas une grande nouvelle, observa Keller. Que la conscience de Ruben le démange à l'heure dernière, voilà qui n'est guère surprenant. Et, je suis navré de vous le dire, je ne vois pas en quoi cela me concerne.

- Vous avez probablement raison, acquiesça Daphnaé. Il paraissait accorder une grande importance au fait que Sornar avait exigé de remettre votre exécution d'une lune.

Le coeur de Keller se comprima désagréablement - la conversation était en train de se rapprocher du centre interdit de toutes ses pensées : Sornar avait reporté d'une lune l'exécution des parents car il voulait s'assurer de la parfaite viabilité de l'enfant. Ce détail ne faisait que confirmer ce qu'il savait déjà - mais il était la preuve que d'autres personnes pourraient être mises sur la piste, ce qui, à l'heure qu'il était, représentait un nouveau danger. Il resta muet quelques secondes, les yeux involontairement fixés sur Daphnaé d'une manière ambiguë. Il se rendit compte qu'elle avait peut-

être pris ce regard insistant pour une sorte d'invite, car il remarqua qu'elle devenait soudain plus sensuelle, plus enveloppante.

- Je ne voudrais pas vous déranger plus longtemps, dit-elle - et tout son corps démentait ses paroles.

Elle venait notamment d'attraper le vélin que Keller était en train de lire, et il dut lui toucher la main pour l'en empêcher - ce contact fut troublant, et Keller dut faire effort pour ne pas céder à cet appel silencieux et onduleux, à ce désir de femme contagieux comme une fièvre. Il y eut un moment d'hésitation, où la présence de Daphnaé devint si magnétique, que Keller dut faire appel à l'Esprit pour échapper à son envoûtement.

La lumière blanche de sa pierre frontale, tranchant l'obscurité, coupa court à toute divagation. Elle se ressaisit instantanément, avec un art consommé, et éclata d'un joli rire.

- Vous êtes si charismatique, Keller ! Je comprends pourquoi vos hommes étaient prêts à mourir pour vous... Et vous avez fort bien fait de couper court à cette poussée de désir... insensé.

Il se sentit rougir à cette évocation insolente, et son embarras se transforma en agacement.

- M'aviez-vous choisi pour amant, Daphnaé ?

Elle le dévisagea, d'un air un peu moqueur.

- J'y avais songé, en effet. Mais vous êtes un héros incorruptible - le seul homme d'Albâtre sans doute qui laisse son Esprit diriger *tout* le reste de son corps...

Elle fit luire sa pierre frontale de manière inattendue et utilisa sa voix de Verbe.

- *Vous venez de passer à côté des plus belles heures de votre vie. Le regret vous mordillera de sa dent pointue à chaque fois que vous m'apercevrez, et votre sexe se rebellera à chaque fois contre la frustration que vous lui avez injustement imposée.*

Keller eut le temps de résister partiellement - mais il sentait que ce regret le tarauderait à certaines heures.

- J'ai déjà été infidèle une fois à Aelenor, et cela n'a pas été si brillant, dit-il comme pour se justifier.

- Vous exagérez, Keller. Vous avez une charmante fille. Et Aelenor, comme toute femme de la Haute Ville, a eu elle-même autant d'amants qu'une prostituée. « Les plaisirs de la chair »,

comme ils disent, se consomment entre les fruits et l'entremets. Vous ne devriez pas en faire toute une affaire.

Keller avait changé d'expression, et ses yeux, qui regardaient dans le vide, changeaient parfois de direction, comme s'ils poursuivaient le vol capricieux d'une idée.

- Keller ? demanda Daphnaé au bout d'un moment. Seriez-vous en train de changer d'avis ?
- J'ai une proposition à vous faire, Daphnaé. Une proposition que je ne peux faire qu'à vous, et qui ferait trembler d'indignation toute autre femme de ma connaissance.

Daphnaé sourit d'un air matois.

- Du sexe ?

Keller hocha la tête.

- Du sexe, de l'intrigue, du secret. Et ma reconnaissance éternelle.
- Tout cela est bien alléchant... De quoi s'agit-il ?
- Devenez la maîtresse de mon fils Nox, dit-il. Et espionnez-le pour moi. Il a eu un comportement étrange, et je le soupçonne de sédition envers Albâtre. Je veux en avoir le coeur net.

Daphnaé ouvrit grand les yeux, sans parvenir à cacher le frisson d'excitation qui la parcourait.

- Vous êtes vraiment charismatique, Keller. Car je suis tentée d'accepter votre proposition déshonorante. Nox a la chair plus fraîche que vous.
- Que pourrais-je vous promettre pour sceller notre pacte ?

Daphnaé se leva, et s'approcha de Keller pour lui murmurer à l'oreille, si près qu'il pouvait sentir ses lèvres le frôler : « Si vous perdez espoir avec Aelenor, promettez-moi de vous souvenir de moi. »

Keller donna sa parole, et, troublé, la regarda partir, lente et majestueuse, ses cheveux roux attrapant la lumière avare de la bibliothèque avec une grâce calculée.

Nox cassait des pierres avec une énergie farouche, dans la carrière sud, sous la surveillance collective du groupe auquel on l'avait agrégé. Mais cette surveillance était inutile, car il n'avait exprimé aucune velléité d'évasion - en fait, il s'acquittait de sa tâche avec une certaine bonne

humeur, et parvenait à surmonter suffisamment la fatigue physique pour lancer de temps à autres quelques plaisanteries qui faisaient rire ses camarades. Il y avait là tout un échantillon d'habitants d'Albâtre, qui trouvaient cocasse de casser des pierres avec le fils rebelle de la Gouvernante. Cela lui attirait la sympathie générale. Il avait d'abord reçu la visite de sa petite soeur, Daïla, qui avait attendu la pause pour lui adresser quelques mots.

- Oh, mon pauvre Nox, dit-elle d'un air compatissant. J'espère que ce n'est pas trop dur.

- Mais non, Daïla, c'est une partie de plaisir... Le prix à payer pour quelques heures de liberté.

Daïla l'observa avec une lueur d'envie, et Sornar songea à nouveau à tout le potentiel séditieux de cette petite fille.

- J'aimerais avoir le même courage que toi, dit-elle. Ta mère n'était même pas là pour nous accueillir, et après...

Elle s'arrêta, ne sachant pas si elle pouvait se permettre de continuer dans cette voie glissante.

- Tu peux y aller, l'encouragea Nox. Je ne suis pas particulièrement content de ma mère ces derniers jours.

- Elle nous a espionnés dans notre maison, et elle m'a dit des choses...

La petite fille suffoquait d'indignation. Sornar ne l'avait jamais entendue parler si explicitement, et se promettait d'en tirer le meilleur parti.

- J'ai hâte d'être grande, et libre, et de m'opposer à elle autant que je le veux. Je trouve que notre père n'a pas de cran.

Nox hocha la tête d'un air dubitatif.

- Tu me parais rouler bien des idées dans ta petite tête folle, dit-il calmement. Et ce voyage ?

- Oh, si tu savais... Les cités portuaires sont in-croy-ables, ça fait tellement de bien de sortir un peu de cette pierre blanche ! dit-elle avec mépris en désignant le bloc d'albâtre sur lequel travaillait son frère. Là-bas, il y a des temples en porphyre, d'un vert étincelant, et si tu pouvais voir la mer...

- Qu'a fait Keller là-bas ?

- Daïla marqua un temps, comme à chaque fois que Nox appelait leur père par son nom. Cela n'arrivait jamais à Artus, et elle trouvait que c'était une marque d'indépendance.

- Il m'a trainée voir des tas de prêtres. Il paraissait obsédé par l'Eglise de Porphyre.

Nox eut un regard acéré que sa petite soeur ne vit pas. Mais il se reprit très vite et éclata d'un rire sonore.

- Papa et ses lubies... dit-il. Est-ce que cela s'est bien passé entre vous ?

- Oui et non, gémit Daïla. Il ne s'occupe de moi que quand il est vraiment obligé, si tu vois ce que je veux dire...

Sornar, que le babil médisant de l'enfant fatiguait depuis plusieurs minutes, profita d'une reprise du travail pour la congédier. Mais, alors qu'elle partait, il remarqua au loin la silhouette d'une femme particulièrement élégante et désirable. Elle se tenait de profil, ses longs cheveux roux noués à la diable sur ses épaules nues, un tissu presque transparent faisant ressortir ses courbes pleines. Etait-ce par un fait exprès ? Elle se tenait exactement dans un rayon de soleil, qui révélait ses formes presque comme si elle eût été nue. Elle était en train de parler avec animation à un homme, qui paraissait la renseigner, et, soudain, elle tourna vers lui son visage et le regarda bien en face, avec un air de défi. Il s'agissait de Daphnaé, bien sûr - comment ne l'avait-il pas reconnue tout de suite ? Peut-être parce que sa silhouette paraissait si juvénile, de loin, et qu'il l'avait prise pour une femme beaucoup plus jeune.

L'actrice se déplaçait maintenant dans sa direction, et un pan de sa tunique tombait négligemment de son épaule, au fur et à mesure du balancement de sa marche, de manière à dévoiler progressivement un sein d'un galbe parfait. Elle ne paraissait pas s'en apercevoir, et ne rajusta sa mise que lorsqu'elle fut en face de lui.

- Décidément, observa Sornar lorsqu'elle fut à sa hauteur, toutes les meilleures ennemies de ma mère se sont donné rendez-vous autour de moi.

- Ta petite soeur se retournerait-elle contre le sein qui l'a nourrie ?

- Bonjour, Daphnaé, dit Sornar pour couper court aux questions. Je ne puis avoir la prétention de croire que je puisse être l'objet de... ta visite.

Sornar, né en Haute Ville, avait horreur du tutoiement et de toute forme de familiarité. Mais le « tu » lui était sorti naturellement de la bouche.

Daphné l'évaluait d'un oeil appréciateur.

- Tu serais surpris, glissa-t-elle. J'admire ta force depuis quelques années... Je t'ai vu tout enfant, tout droit sorti de cet enfer sous la montagne... Tu paraissais si chétif et si mal en point à côté d'Artus, à qui la vie avait souri. Et je t'ai vu grandir, grandir comme si toutes les épreuves t'avaient donné une sorte de pouvoir. Et tu es aujourd'hui le plus fort, le plus libre, le plus mûr des deux. Il faut une force hors du commun pour gagner une course lorsqu'on avait trois années de retard...
- Est-ce pour me dire cela que tu es venu me regarder casser des pierres, Daphnaé ? Il doit y avoir derrière tout cela quelque raison politique.
- La politique n'est que l'un des deux chevaux qui mènent le monde. Mais tu es trop jeune pour connaître le deuxième.
- Je crois que je le connais mieux que tu ne penses, dit Sornar. Et je crois que tes deux étalons s'accouplent plus fréquemment qu'on ne le croit.

Daphnaé ne put s'empêcher de sourire, car elle prenait un extrême plaisir à cette conversation. Ce jeune homme était très intelligent, et d'une intelligence sinueuse comme elle en raffolait - il était fort, et l'admiration qu'elle lui avait confessée n'était pas feinte. Enfin, et surtout, il était jeune, jeune à faire perdre la tête à toute autre femme.

- Malheureusement, ce n'est pas toi que je venais voir, dit Daphnaé au bout d'un silence. Mais je ne regrette pas la curiosité qui m'a poussée à venir te parler. Ne devais-je pas voir de plus près ce ... phénomène social ?

Sornar la désirait maintenant, et songeait déjà à la façon dont il ferait plier son corps.

- Un phénomène social ? répéta-t-il machinalement.
- Mais oui, tu es le seul citoyen d'Albâtre qui se soit opposé à Aelenor.
- Et cela fait de moi ... ?
- Celui par qui le changement arrive.

Sornar haussa les épaules.

- C'est le problème lorsqu'on a une mère Gouvernante, les affaires de famille prennent tout de suite des proportions politiques...

Daphnaé estimait qu'elle avait fait assez, et l'interrompit presque abruptement.

- Je suis désolée, Nox, mais on m'attend. Je te laisse retourner à tes travaux d'intérêt public.

Elle eut un petit rire moqueur et le laissa là - tandis que, impénétrable, il la suivait des yeux sur le chemin du retour. Il vit que Daïla s'était attardée, et lui envoyait un signe de la main, auquel il répondit distraitement. Daphnaé, elle, ne se retourna pas.

- Est-ce Aelenor qui vous a envoyée ? demanda Daïla en arrivant à hauteur de la jeune femme, de manière très indiscreète, en forçant la conversation.

- Qu'est-ce qui te fait dire cela, Daïla ?

- Vous travaillez toujours avec elle, et c'est elle qui a puni Nox... J'ai pensé que vous étiez allée le surveiller, ou le gronder.

- Je crois que ton frère s'est puni lui-même, dit Daphnaé. N'est-ce pas ce que l'on fait lorsqu'on désobéit sciemment à un ordre ?

- On m'a dit que vous aviez été ennemies, par le passé ?

- Ce temps est révolu, Daïla, dit Daphnaé avec prudence.

- On m'a dit aussi que vous n'étiez pas au mieux avec ma mère.

Daphnaé considéra la petite pour mieux réfléchir à la façon dont il convenait de répondre.

- Voyons, tout le monde respectait ta mère, Daïla. Elle était véritablement la protectrice d'Albâtre.

L'enfant se rengorgea, et Daphnaé mesura sa stupidité juvénile. Trois ans seulement séparaient cette enfant de son frère. Et pourtant, quel monde... Comment était-il possible que trois années suffisent à expliquer une telle discordance ?

- Tu n'aimes pas beaucoup Aelenor, hein, petite ?

L'enfant rougit.

- Non, admit-elle.

- Tu es si jeune, dit Daphnaé. Tu livres tes secrets à tout vent, comme s'ils n'avaient aucune importance... Tu dois apprendre à porter un masque et à jouer la comédie, Daïla, si tu veux survivre en ce monde.

- Je vous ai vue sur scène, l'autre lune... Dans une reprise de la Nuit Fertile... Je vous ai tellement aimée dans le rôle d'Alucia !

Daphnaé marchait d'un pas vif et l'enfant était obligée de trotter à ses côtés.

- « Mais entends... « Alucia! » le peuple qui m'appelle... » déclama l'actrice, en allongeant le pas et en faisant mine de répondre à un appel urgent.

Elle disparut ainsi, et Daïla la regarda partir à regret. Elle non plus n'avait pas de temps à lui consacrer - tous les adultes enrobaient cela à leur propre manière, mais le résultat était toujours le même. Obscurément, elle sentait que même Nox l'avait congédiée, alors qu'elle était venue le voir pleine de commisération, et il lui avait semblé, de loin, beaucoup moins heureux de la voir elle que de voir Daphnaé. Finalement, il n'y avait qu'Artus qui eût été invariablement gentil et disponible pour elle - mais elle ne voulait pas entendre parler d'Artus, qui soutenait toujours sa mère en ménageant l'iguane et la poire.

Dépitée, comme elle l'était d'ailleurs la plupart du temps, Daïla se dirigea sans conviction vers la Ville Basse où, peut-être, Marvane et Soleya, ou Morgha, sauraient la distraire par leurs histoires d'un autre temps. Les paroles qu'Aelenor avait imprimées en elle la taraudaient comme une brûlure : *Ta mère était aussi grande que tu es petite, aussi profonde que tu es superficielle, et tu devrais passer tes années de Devenir à essayer de te montrer digne de son héritage écrasant.*

Elle avait envie de lui faire rentrer ces paroles dans la gorge, et de la faire taire à tout jamais. Elle fit appel à l'Esprit pour maîtriser son sentiment de rage et d'impuissance, et, tout en marchant à travers la Cité, elle reconnut au fond d'elle-même que ce qui la blessait le plus était la vérité tranchante de ces propos. Dans les histoires racontées par Morgha ou Soleya, sa mère disait toujours des choses si étranges... Qu'aurait-elle pensé de cette femme illuminée et sauvage, si elle l'avait rencontrée maintenant ? Aurait-elle été capable de comprendre sa profondeur et sa grandeur ? S'en serait-elle montrée digne ? Ou bien, comme elle commençait à le penser, sa mère aussi l'aurait-elle considérée comme une petite oie sans cervelle, et son plus pressant besoin aurait-il été de la congédier, comme tous les autres ?

La fillette éprouva tout à coup le besoin d'arrêter sa marche erratique, qui la conduisait sans cesse d'un lieu à un autre, d'une personne à une autre, sans jamais suivre de direction. Elle se trouvait au niveau de la place ovale, et s'assit par terre, à l'ombre d'un cerisier, les yeux fixés sur cette statue d'Albâtre, dans un face à face muet. Les passants la dévisageaient, mais elle ne leur

prêtait aucune attention. C'était là l'un des privilèges de cette enfance finissante, sans doute, que de pouvoir s'asseoir par terre sans but précis. La statue n'était plus aussi blanche que par le passé, et commençait à acquérir la patine des années. Mais elle était merveilleusement plantée, immobile, et à sa place. Telle que Daïla rêvait de l'être. Ou plutôt, se corrigea-t-elle, telle qu'elle rêvait de le devenir. Ce fut sans y penser qu'elle fit appel à l'Esprit pour s'adresser, à voix basse, à la statue - mais personne ne le remarqua, car elle n'avait pas encore de pierre frontale.

- *Statue stupide, figure impassible d'albâtre, tu te dresses devant moi pour me barrer le passage, et je rêve de faire voler en éclats blancs ton assurance idiote. Mais de qui as-tu le visage ? Le visage de ma mère est double, et arbore tantôt les traits d'Ireyn l'inconnue, la morte, et tantôt ceux d'Aelenor, la rivale... Ces deux femmes semblent l'endroit et l'envers, leurs deux sagesses m'écrasent, et mon père se perd en elles deux - je suis leur fille sans héritage, dépossédée, qu'elles n'ont pas pu ou pas voulu investir. L'amour que j'ai pour l'une et la haine que j'ai pour l'autre sont l'endroit et l'envers de ma propre insignifiance. Je ne suis rien - qu'un misérable reflet qui se brouille au vent. Je dois prendre vie, consistance et forme. Je dois devenir.*

Ses lèvres cessèrent de parler, mais elle resta longuement à fixer le centre de la place, et, au-delà, les horizons de son enfance. Un sentiment qu'elle avait du mal à nommer s'était levé en elle, comme une clarté. Les figures indistinctes, les obstacles invisibles qui avaient parsemé son cheminement d'aveugle devenaient soudain compréhensibles, et cette aube lente, mais puissante, qui la faisait sortir de la nuit de son inconscience, était si belle, que tout autre sentiment s'était tu en elle. Elle aurait des choix à faire, et du chemin à parcourir. Mais pour l'heure, elle se tenait, dans le miracle de sa propre métamorphose, incertaine et éblouie, sur le seuil.